

Claude Lévi-Strauss

Race et histoire

Denoël 1967 – Gallimard folio 2007

Question : comment rendre compte de l'inégalité apparente entre les différentes cultures ? Existe-t-il une hiérarchie entre cultures ? Peut-on parler d'un progrès des différentes cultures vers la civilisation ?

Thèse : La diversité des cultures est un fait naturel au développement de l'humanité. C'est l'histoire qui peut en rendre compte. Les « progrès » ne sont pas explicables par des propriétés inhérentes à une culture donnée, mais par les échanges et les tensions entre cultures. Ce n'est pas l'identité, mais ce sont les différences entre cultures qui sont facteur de progrès.

Corollaire : la notion d'Humanité est une abstraction que la réflexion élabore. La civilisation mondiale n'est pas la réalisation de l'Homme, mais l'idée que l'on peut se faire de la collaboration des différentes cultures, non pas fusionnant, mais interagissant les unes sur les autres.

Argumentation

- 1) La diversité culturelle ne peut s'expliquer par la diversité raciale : il y a beaucoup plus de cultures que de races ; et les mêmes races se divisent en cultures profondément différentes. Mais le racisme n'étant pas seulement « biologique », il faut s'interroger sur le sens de la diversité des cultures, et savoir si une hiérarchie peut être reconnue entre elles.
- 2) On peut constater qu'un optimum de diversité semble s'établir dans les relations entre groupes humains, et au sein de chaque groupe. Quelque chose qui relève de l'essence même du groupe humain, comme tout complexe. Le texte n'en propose pas la théorie.
- 3) De là on peut comprendre que l'idée de l'unité de l'humanité est une idée tardive, qui relève de la réflexion. Spontanément les hommes ont tendance à croire que les frontières de la tribu sont les frontières de l'humanité. « Le barbare c'est d'abord l'homme qui croit à la barbarie » (p. 22). Mais la tendance au repli identitaire n'est pas la seule qui traverse les sociétés humaines : on constate aussi la tendance inverse, par laquelle les groupes humains se mettent en concurrence les uns les autres.
- 4) La position humaniste classique n'est pas confirmée : il n'y a pas d'évolution linéaire de l'homme dans l'histoire, parce que cet homme universel n'est qu'une abstraction, et parce que la figure d'un tel progrès vers un mieux, ou vers la réalisation de l'idéal, de ce qui doit être n'est jamais confirmée dans les faits. Il s'agit d'une thèse ethnocentriste.
- 5) L'histoire semble se déployer sous deux formes : cumulative et stationnaire. Si le progrès est pensable, il faudrait donc le concevoir plutôt sous une forme arborescente, que linéaire.

- 6) Mais les sciences modernes nous apprennent qu'il n'y a pas de point de vue absolu pour juger d'un mouvement : les mouvements apparents sont relatifs au mouvement de l'observateur. Donc une culture qui va dans le même sens que le nôtre et qui tend à nous rejoindre sera dite en progrès. Elle sera dite stationnaire si elle prend une direction que nous ne percevons pas, parce qu'elle ne correspond pas à nos normes de perception. Or, la civilisation occidentale est orientée vers la mise à disposition de la nature par des moyens techniques. Elle en fait la norme du progrès. D'autres critères modifieraient les points de vue : par exemple, pour ce qui est de la capacité à résister aux effets du climat, les eskimos sont nettement supérieurs aux occidentaux. « Tous les hommes sans exception possèdent un langage, des techniques, un art, des connaissances de type scientifique, des croyances religieuses, une organisation sociale, économique et politique. Or ce dosage n'est jamais le même pour chaque culture » (p. 50). Il n'en reste pas moins vrai que le mode de vie et d'organisation occidental tend à se répandre mondialement (texte écrit en 1952). Comment le comprendre ? Pas en raison d'une plus grande intelligence des occidentaux. La puissance d'invention est similaire dans toutes les cultures.
- 7) Il semble difficile de comprendre pourquoi, à certains moments de l'histoire, une civilisation réalise une mutation qui lui confère une puissance accrue. L'invocation du hasard est inopérante : elle revient à renoncer à comprendre, en invoquant une multiplicité de causes dont on ne peut maîtriser la totalité. Il faut donc se donner un modèle épistémologique pour tâcher de répondre à la question. Celui des jeux de hasard est fécond. Il permet de comprendre pourquoi nous pouvons ne pas percevoir tel phénomène : celui qui est attentif à une série longue prendra pour désordre les séries courtes. Nous ne voyons qu'en fonction de cadres de pensée avec lesquels nous posons des questions au réel. Ainsi une culture que nous trouvons stationnaire, ne l'est qu'à raison des questions que nous sommes alors capables de lui poser.
- 8) De plus, il faut remarquer que les progrès cumulatifs n'ont jamais été le fait de cultures isolées, mais de collaborations entre des cultures. Il est donc absurde de vouloir considérer une culture comme supérieure à une autre, parce qu'il est impossible d'isoler les cultures les unes des autres. « On peut dire que l'histoire cumulative est la forme d'histoire caractéristique de ces super-organismes sociaux que constituent les groupes de sociétés, tandis que l'histoire stationnaire – si elle existait vraiment – serait la marque de ce genre de vie inférieure qui est celui des sociétés solitaires » (p. 73).
- 9) L'unification de toutes les cultures en une civilisation mondiale ou universelle est donc problématique. Les apports d'une culture à une autre sont de deux ordres : soit ponctuels (ex. le tabac qui vient d'Amérique) ; soit relèvent de *patterns*, manières d'être caractéristiques d'une communauté. Ceux-ci ne sont pas intégrables sans une modification d'ensemble de la culture « importatrice ». Mais alors l'idée d'une civilisation mondiale qui totaliserait tous les acquis des différentes cultures humaines est une abstraction : morale, si on veut en faire le but de notre activité présente ; logique si on veut y voir le dénominateur commun à toutes les cultures. « La véritable contribution des cultures ne consiste pas dans la liste de leurs inventions particulières, mais dans l'écart différentiel qu'elles offrent entre elles » (p. 76)
- 10) La conséquence est paradoxale : l'écart permettant de progresser est remis en question par le progrès qui permet de mettre en commun les avancées qu'il a rendues possible. La contradiction paraît insoluble, mais c'est une tâche de maintenir les deux termes : diversité et unification. Si l'humanité devait aller vers l'homogénéisation elle courrait à sa fin. La notion de civilisation, distincte de celle de culture, enveloppe

l'idée, non pas d'une synthèse idéale des différentes cultures humaines, impossible à réaliser, mais d'une collaboration non exempte de tensions et de conflits, permettant aux hommes d'inventer des réponses aux difficultés qui se présentent à eux dans leurs rapports réciproques et dans les rapports qu'ils entretiennent avec la nature.

Gérard Bras